

Pleurs de sang

Le sang avait fini de couler et les cris s'étaient éteints depuis longtemps. Les larmes pourtant continuaient à rouler sur les joues des deux jeunes filles blotties l'une contre l'autre. Des bruits de pas se firent entendre et la porte s'ouvrit. Deux hommes entrèrent. Les filles reconnurent immédiatement le premier, Galwynn, un ami de leur mère. Il portait un bol rempli d'eau et tenait un linge humide dans son autre main. Le deuxième était un soldat de la légion. Habillé d'écarlate, il portait la traditionnelle cuirasse à bandes d'acier qui le faisait ressembler à un insecte de métal. Un sourire cynique retroussait ses lèvres fines et humides et donnait à son visage mal rasé un éclat malsain. Les deux jeunes filles tentèrent maladroitement de se couvrir les épaules avec les pans déchirés de leur robe. Le soldat les dévora d'un regard déjà lourd de ses pensées obscènes.

- Dépêche-toi de nettoyer leurs blessures, Galwynn, je me suis arrangé avec le centurion pour...
Galwynn regarda le soldat d'un air interrogateur.
- Je l'ai plumé hier aux dés, fit celui-ci en guise d'explication. Je veux bien laisser tomber sa dette mais en échange, je vais pouvoir m'occuper un peu de ces jeunes filles.
- Je ne comprends pas, dit Galwynn, d'un ton froid.
- Ben oui. Je sais que c'est un peu ridicule de venir nettoyer leurs blessures avant mais bon, je n'aime pas quand elles saignent, enfin cela dépend de quelle blessure hein, hé hé hé. Tu nettoies les jolies petites morsures du fouet et puis j'en fais mon affaire.
- Tu ne peux pas faire ça, répliqua Galwynn du même ton glacial.
Son regard devenait de plus en plus sombre et sa longue moustache brune semblait se hérissier sous l'effet d'une colère grandissante.
- Si je peux, je viens de te dire que le centurion me l'avait autorisé. Enfin j'essaierai de ne pas trop les abîmer. Après tout il faut les ménager, ce sont tout de même les filles d'une reine.

- Tu ne peux pas faire cela, répéta obstinément Galwynn comme s'il s'agissait d'une formule magique qui allait faire abandonner au soldat sa volonté lubrique.
 - Ho, je vois, tu veux ta part... C'est cela, n'est ce pas ? Tu veux goûter à cette chair blanche et tendre. Ne t'inquiète pas, il y en a assez pour nous deux. Contre quelques pièces d'argent, je te l...
- Le soldat avait interrompu sa phrase. Il regardait à présent, étonné, la garde du glaive qui lui sortait du ventre et formait une protubérance étrange juste en dessous du sternum. Il sembla s'amuser lorsqu'il comprit qu'il s'agissait de son arme que Galwynn avait dégainé et enfoncé dans son ventre avec une célérité et une précision qu'on n'attendait pas chez un esclave. Le soldat voulu s'indigner mais seul un flot de sang franchit ses lèvres. Il s'écroula lourdement. Galwynn s'assura que personne n'avait rien vu, puis récupéra l'épée courte ensanglantée. Les filles s'étaient redressées. Alnea, la plus âgée, se tenait devant sa sœur et lui faisait un rempart de son corps. Ses yeux émeraudes lançaient des éclairs de douleur et de colère.
- Du calme, Princesse, je suis ici pour vous aider, dit Galwynn d'une voix qui se voulait rassurante. C'est votre mère qui m'envoie. Nous devons sortir d'ici. Comprenez-vous ce que je dis ?
- Alnea acquiesça rapidement.
- Bien, vous devez faire exactement ce que je dis.

* * *

Elle était debout au centre de la place du village. Ses longs cheveux roux flottaient au vent et le soleil jetait des éclats d'or dans ses yeux verts et sauvages. Elle était vêtue d'une longue cape azure brodée d'entrelacs d'argent qu'elle serrait contre elle pour tenter de se protéger du froid piquant. Une voix s'éleva doucement derrière elle.

- Tu devrais rentrer ma Reine, le vent est froid et traître ce matin et la pluie va bientôt revenir.
- Je ne peux pas, Arkys. Pas tant qu'ils ne sont pas rentrés.
- Ils reviendront ma Reine, j'en suis persuadé.

L'homme posa deux mains protectrices sur les épaules de sa reine. Celle-ci fit un pas vers lui pour profiter de la chaleur du vieil homme. Avec tendresse, elle se rappela que ces mains à présent noueuses et parcheminées avaient été jeunes et musclées. Combien de fois ne l'avait-il pas réconfortée depuis sa naissance ? Lui, son guide et mentor.

- J'ai donné à Galwynn un élixir qui change la texture des os, des muscles et de la peau. S'il a pu s'approcher des filles, il lui suffira de leur faire boire le liquide pour qu'elles disparaissent temporairement du champ de vision de n'importe quel être humain. Il ne restera d'elles qu'un léger brouillard tremblant. Comme par une chaude journée d'été où l'air entre en vibration.
- Mais s'il ne les a pas trouvés Arkys ? S'ils se font prendre ou si l'effet du produit prend fin avant qu'ils ne parviennent à sortir du camp ? Il y a tant d'incertitudes.
- Aie confiance ma Reine. Les dieux sont avec nous. Les augures et les présages nous sont favorables.
- Le sont-ils vraiment Arkys ou voulons-nous les voir comme cela ?
Arkys n'eut pas le loisir de répondre à sa souveraine. A cet instant, un cor retentit. Le cœur de la Reine fit un bond.
- Le signal Arkys ! Quelqu'un approche !
Un cheval déboula sur la place du village. Immédiatement des guerriers du clan Icène sortirent des maisons et des postes de garde et se précipitèrent à sa rencontre. Une certaine confusion régna, la monture s'écroula, morte de fatigue, ses sabots fendirent l'air dangereusement, manquant de briser les membres de l'un ou l'autre guerrier. Les cavaliers furent tirés sur le côté par des bras vifs alors que la monture manquait de les écraser de son poids. Entouré par des membres de sa garde personnelle, la Reine se fraya un passage jusqu'aux arrivants.
- Alnea ! Cittea !
Les deux enfants se jetèrent en sanglotant dans les bras de leur mère. Celle-ci au milieu de ses larmes de joie, entendit la sinistre constatation de l'un de ces gardes.
- Trois flèches dans le dos... Galwynn n'a pas survécu.

* * *

Le gouverneur interrompit sa phrase et se resservit une coupe de vin dont il vida la moitié d'un trait. L'homme qui lui faisait face était vêtu d'une cape noire fermée par une fibule d'argent. Ses traits étaient tellement pâles que son visage semblait briller dans l'obscurité environnante. Ce visage troublant, encadré par des cheveux tellement blonds qu'ils en étaient blancs, dessinait des courbes féminines au-dessus d'un corps possédant une forte musculature. Ce contraste ne manquait pas d'un charme ambigu. Cette beauté androgyne aurait pu faire passer l'homme pour un courtisan ou l'homme de plaisir du gouverneur, n'eut été l'étrangeté de ses yeux. Des yeux d'un noir profond, sans pupille. Des yeux inexpressif et pourtant froid, incisif, puissant. Peu d'humains avaient le courage de soutenir ce regard. Sans prêter attention à son hôte, le gouverneur Suetone Paulinus poursuivit un soliloque commencer une heure plus tôt.

- Tout de même, écraser ces paysans crottés sous les impôts, corrompre leur noblesse et réduire en esclavage les incorruptibles, c'est une chose. Fouetter les filles de leur Roi en public et sous les yeux de leur père en est une autre. Paulinus regarda tristement sa coupe vide et remédia prestement à sa tristesse. Une fois le liquide rouge absorbé, sa langue pouvait reprendre son mouvement.
- Bon, jusque là, rien de bien méchant. La goutte d'eau, c'était peut-être de faire violer le Roi par deux légionnaires avant de l'égorger comme un porc et de traîner son corps au milieu de la capitale Icénienne avant de le crucifier la tête en bas sur la porte de son palais, devant sa femme, ses filles et son peuple. Et enfin, d'emmener les filles au camp le plus proche en laissant entendre qu'elles vivraient la vie des filles à soldats. Suetone Paulinus regarda à nouveau sa coupe vide avec un désarroi pathétique.
- Je comprends qu'ils soient en colère.
- Vous avez fait ce qu'il fallait, répondit l'homme d'un ton neutre. Paulinus le regarda comme s'il s'apercevait à l'instant de sa présence.
- J'ai fait ce que vous vouliez. Vous ne m'avez toujours pas donné vos motivations.

- Mes motivations vous dépassent gouverneur. Contentez vous de recevoir et de dépenser les caisses d'or que je vous fais parvenir. Pour le reste, pour la gestion de ce territoire, laissez moi m'en occuper. Et surtout ne posez pas de questions.

Le ton froid et sans inflexion de la créature donna la chair de poule au gouverneur. Sa seule réponse fut un autre verre de vin.

* * *

Cerdwynn lâcha sa flèche. Le trait fendit le rideau de pluie dense et fila à la vitesse du vent, comme si retenu trop longtemps, il avait hâte de s'abreuver à la gorge de sa victime. Le légionnaire n'avait pas encore touché terre qu'un nouveau projectile perçait l'œil d'un deuxième. Dans le même temps, des centaines de flèches trouvèrent leur chemin dans la chair et les muscles, donnant la mort comme un vol de corbeau noir. Désorganisée, la cohorte eut du mal à adopter la formation de mur de bouclier. Les furies de la Reine et les tanes du clan Trinobante fondirent sur les soldats. Le choc fut terrible, les soldats romains n'eurent même pas le temps de lancer leur terrible pilum. Les cris se mêlaient aux tambourinements de l'averse, les pieds glissaient dans la boue et l'eau coulait dans les yeux. Cerdwynn sauta à pieds joints dans le bouclier du légionnaire qui se trouvait en face de lui. Celui-ci tomba à la renverse et la lourde épée de l' Icène lui fendit le casque et le crâne comme un fruit trop mûr. La tête d'un deuxième romain se décrocha de ses épaules alors qu'il tentait de retirer sa spada du sternum d'une furie.

Ces femmes sont extraordinaires, pensa Cerdwynn alors qu'il évitait la charge d'un soldat, se retrouvait dans son dos et lui tranchait l'échine.

La garde de la Reine ! Mon frère et moi les avons toujours tenu en grand respect.

Il était étrange de monologuer mentalement en pleine fureur du combat mais il en avait toujours été ainsi. Dans le cœur de la mêlée, alors que tout s'accélérait, le temps lui, semblait ralentir. Cerdwynn entraînait alors dans une sorte de stase temporelle, de bulle d'isolement. Ses gestes devenaient automatiques, guidés par des réflexes inouïs, tandis que son esprit trouvait une sorte de paix propice à la réflexion. Cerdwynn planta son épée dans le sol et

ramassa un pilum dans chaque main. Les deux javelots partirent presque simultanément, l'un traversa en grinçant le genou d'un soldat et le deuxième se ficha dans un bouclier, obligeant son propriétaire entraîné par le poids de le lâcher, ce qui lui coûta la vie.

Son frère jumeau Galwynn était mort deux semaines plus tôt. Ces lâches l'avaient abattu comme un chien en lui tirant leurs flèches dans le dos alors qu'il s'enfuyait avec les princesses. Comment avaient-ils osé ? Lui, l'un des plus fameux héros d'Albion. Ne savaient-ils pas que son jumeau se vengerait ?

Récupérant son arme, Cerdwynn esquiva un nouveau coup et plongea son épée dans le ventre de son agresseur, répandant ses intestins sur ses pieds. D'un regard absent, il regarda l'entaille sur son avant bras droit. La douleur se fit intense, fugace, elle le traversa comme un frisson d'épines.

Soudain une étrange odeur monta à ses narines. C'était une odeur de pourriture, comme celle de l'humus mais beaucoup plus âcre et plus pénétrante. Une fine brume noirâtre se levait. Oubliant sa blessure Cerdwynn chercha du regard la source de cette sorcellerie. Il la trouva. A vingt mètres se trouvait un homme drapé dans une toge de couleur pourpre. Ses longs cheveux noirs et lisses encadraient son visage poupon et un diadème garni du griffon ceignait son front. Cerdwynn pouvait voir ses lèvres marmonner et ses mains tracer des passes étranges dans l'air.

Un nouveau frisson lui parcouru le corps mais cette fois il s'agissait d'un frisson de dégoût et de colère.

- Un nécromant ! Comment osent-ils ?

Déjà la brume se répandait comme un souffle de vie noir parmi les corps encore chauds de ceux qui venaient de perdre la vie. Une main ensanglantée appartenant à l'un des cadavres se leva et agrippa la cheville d'une furie qui hurla d'horreur en abattant son arme une deuxième fois sur le crâne du légionnaire. Elle hurla une seconde fois lorsqu'elle le vit se lever. Sa tête n'était plus qu'une pulpe sanguinolente d'où pendaient les deux yeux, ballottés au bout des nerfs optiques. Cerdwynn jeta un regard circulaire. Partout, autour de lui, les morts revenaient à la vie, suprême insulte aux lois naturelles les plus élémentaires. Un vent de panique parcourut les guerriers celtes tandis qu'une terreur superstitieuse s'emparait de leur âme.

Cerddwynn sentit une douce chaleur envahir son bras droit, puis le torque ouvragé qu'il portait se mit à le serrer... à serrer... à serrer tellement fort que ses muscles semblèrent se déchirer, ses os se pulvériser. Il défaillit sous la douleur...

* * *

La Reine se tenait devant lui. Ils étaient trois. Sa Majesté, l'archidruide Arkys et lui même, Cerddwynn, champion du Roi Brennan. Le corps du Roi meurtri reposait ici, à présent, dans ce tertre que la magie druidique protégeait contre toute profanation. Etre présent ici était un honneur qui aurait comblé les plus grands héros. Mais Cerddwynn n'était-il pas de ceux là ?

La Reine avait alors soulevé une dalle de pierre découvrant une simple étoffe caché dessous. Dépliant le morceau de tissu, elle découvrit un torque d'argent finement ouvragé. La voix vibrante d'émotion, elle avait alors prit la parole.

- *Voici le Torque de Colère. Il appartenait au Roi Brennan et avant lui à son père et au père de son père... Seul un homme peut l'utiliser. Les plus grands guerriers l'ont porté et ont usé avec sagesse de la force qu'il confère. Cerddwynn avait regardé l'objet avec une vénération mêlée de crainte. L'objet était connu. De nombreuses légendes en faisaient état et on disait que le grand Cuchulainn en avait ceint son bras.*
- *Tu étais le meilleur guerrier de mon mari. Ton frère et toi avez fait notre fierté pendant des années. Ton frère et mon Roi sont morts, tués par les mêmes chiens ! Je te donne le Torque et t'ordonne de t'en servir tant que nos ennemis ne se seront pas noyés dans leur sang. Va ! Qu'entre tes mains, il soit appelé le Torque de la Vengeance !*

* * *

Plus que jamais, il se sentait détaché de son propre corps. Spectateur impassible, il regardait cet être difforme, aux muscles monstrueusement développés, mesurant plus de trois pas de haut. L'épée qu'il tenait dans sa

main gigantesque semblait être un jouet pour enfant et le torse finement ouvragé était à peine apparent sous la chair boursouflée. Il ne sentait plus la terrible averse qui détrempait les guerriers jusqu'aux os. Il n'était plus que fureur, haine pure. Le sentiment de destruction qui l'habitait était si fort que sa conscience avait préféré se retirer.

Il déchirait les boucliers comme de vulgaire parchemin, éclatait les cages thoraciques comme du bois mort et les crânes comme des fruits trop mûrs. Chacune de ses cellules n'était plus que rage. Un cri bestial franchit ses lèvres, un hurlement de joie à la vue du sang. Il vivait pour la première fois la plénitude du guerrier, le chant ultime du destructeur. Chaque gerbe de sang alimentait sa colère et surtout son plaisir. Chaque vie ôtée était une ode à sa puissance. Chaque membre arraché projetait des ondes de plaisir dans sa conscience devenue élémentaire, comme un orgasme sans fin. Il riait. Il riait d'un rire de joie cynique, s'abreuvant de la terreur absolue qu'il lisait dans les yeux de ses adversaires et de ses alliés. Les troupes impériales commençaient à refluer. Ceci le galvanisa d'avantage. Devant la retraite de ses adversaires il intensifia ses attaques, trouvant soudain un nouveau plaisir à cueillir ces vies humaines dans un moment de détresse intense. Les légionnaires jetaient à présent leurs armes, tombaient à genoux, priaient, couraient se jeter aux pieds des furies et des tanes en pleurant comme des enfants. Mais rien n'arrêtait la force aveugle de la haine poussée à son paroxysme, ni les pleurs, ni les cris de frayeur, ni le corps coupé en deux du nécromant, ni les arbres maculés de chairs et de sang.

Les guerriers celtes regardaient le massacre dans le silence le plus total, les bras ballants. Les animaux des bois s'enfuirent. Le chant des oiseaux et les mille bruits de la forêt désertèrent les lieux, augmentant la lourdeur d'une atmosphère saturée de violence.

Ce jour là, la Grande Forêt pleura du sang que la pluie ne parvint pas à laver.

* * *

- Seigneur ! Seigneur !

L'estafette avait poussé son cheval au maximum de sa résistance. Une écume blanche et mousseuse maculait les naseaux de l'animal qui dérapa brièvement

sur les pavés glissants. Le messager remontait la colonne de légionnaires qui s'étendait à l'infini sur la route de Londinium que l'on disait assiégée. En bout de course, il aperçut les cavaliers au cimier noir, il sut qu'il approchait du consul Paulinus, gouverneur de la région et général de la cinquième légion. Soudain un éclair déchira le ciel et l'orage gronda au loin. La lumière électrique se refléta quelques instants sur l'armure d'argent du consul qui se blottit un peu plus dans sa cape blanche.

- Maudite pluie ! jura-t-il.

Il chevauchait en compagnie d'un homme étrange qui ne quittait plus le consul depuis un mois. On chuchotait au camp qu'il était le dernier petit ami du gouverneur, mais les blagues d'ordinaire grivoises et grasses s'étaient rapidement éteintes devant le malaise généré par cet homme aux cheveux mi-long, blonds presque blancs qui renforçait le teint pâle de sa peau.

- Seigneur ! cria à nouveau l'estafette.

Le consul s'interrompit et tourna un visage contrarié dans la direction du cavalier.

- Qui a-t-il ?

- Londinium est tombée. Tous les habitants ont été passés par le fil de l'épée.

- Quoi !? Et la sixième légion ?

- Tombée dans une embuscade. Un seul survivant est revenu, il est devenu fou, vous pourrez l'interroger mais il n'y a rien à en tirer.

Le consul fit un geste de la main excédé pour congédier son messager. Celui-ci hésita et le consul le regarda excédé.

- Il y a autre chose Seigneur.

Paulinus ferma les yeux s'attendant au pire. Le messager prit ce geste pour une invitation à poursuivre.

- Les rebelles n'ont pas perdu de temps. Après avoir rasé Londinium, ils ont fondu sur Saint Alban et lui ont fait connaître le même sort.

- Comment ont ils pu bouger ? Cela fait dix jours que ce putain de ciel n'arrête pas de pisser !

- Je sais votre excellence. Mais les rebelles ne semblent pas avoir été ralenti par la pluie.

- Et la légion de Gloucester ? N'est-elle pas intervenue ?

Le cavalier baissa le regard comme s'il avait honte de la réponse qu'il allait donner.

- Non Seigneur, elle n'a pas osé sortir de son cantonnement.

Le visage du consul s'était soudain empourpré. Furieux, il se tourna vers l'homme qui était à ses côtés et plongea son regard dans ses yeux noirs. Il fut immédiatement assailli par la force agressive qui y gisait comme le Kraken au fond d'un lac. Pourtant, sa propre colère lui donnait la force de soutenir les yeux du bellâtre.

- Vous aviez dit que cela se passerait sans problème ! Que la sixième légion écraserait sans problèmes ces insurgés ! jeta Paulinus au visage de son interlocuteur.
- Du calme gouverneur, répliqua l'albinos d'un ton emprunt d'une autorité calme. Le massacre de votre légion prouve à lui seul que j'ai eu raison de vous conseiller d'encourager cette rébellion.
- Comment ?
- En effet, cette force de résistance, dont vous mesurez maintenant l'ampleur, n'aurait fait que croître de manière occulte. Partout, elle aurait gagné les esprits et les consciences. Toutes les villes auraient été contaminées et bientôt, elle serait devenue incontrôlable. Alors que maintenant vous avez perdu deux villes et une légion mais pour mieux lever le gibier.
- Peut-être, rétorqua le consul dont la colère s'évanouissait, bercée par cette belle logique, mais l'empire a perdu plus de quatre vingt mille hommes, femmes et enfants aujourd'hui.
- J'en suis vraiment navré, répondit l'homme avec un sourire qui disait le contraire. Disons que vous devez le prendre comme un sacrifice utile. Vous savez comme moi, gouverneur, que les hommes et les femmes dont vous parlez sont des pièces que l'on peut facilement sacrifier sur l'échiquier des nations. Elles obéissent à la loi de la nécessité qui à elle seule justifie toutes les gouttes rouges versées. La paix, mon cher consul, se construit avec les larmes et le sang. Si l'empire n'avait pas consenti à ce genre de sacrifice, le monde serait toujours un repère de clans obscurs s'entredéchirant dans des guerres permanentes. Ainsi va le monde, le père doit parfois punir, parfois fermer les yeux, pour maintenir la lumière et l'harmonie parmi la majorité de ses citoyens.

- Mmm, soit. Que proposez vous à présent ? demanda Paulinus qui, n'ayant plus le support de sa propre colère, se détacha du regard magnétique.
- La légion de Gloucester ne bougera pas. Les rebelles risquent de nous submerger. Vous devez anticiper le mouvement de l'adversaire. Marchez vers eux !
- Mais nous serons en sous-nombre ! On estime leur armée à plus de quarante mille hommes !
- Raison de plus gouverneur. Votre mérite personnel et votre prestige n'en seront que grandis.

Le consul ne répondit rien. Deux heures plus tard, il ordonnait une marche forcée en direction des rebelles. L'homme à ses côtés sourit intérieurement. Il se moquait de cette rébellion qu'il avait par ailleurs lui-même provoquée. La victoire ou la défaite de l'empire lui était de même complètement indifférente. Seul lui importait ce qu'il allait trouver sur le champ de bataille. Néanmoins, à cet instant, il ne put s'empêcher de ressentir cet immense amusement qui l'habitait à chaque fois qu'il déplaçait un pion de l'échiquier que constituait le monde.

- Ces humains sont si facilement manipulables, pensa-t-il en affichant cette fois un réel sourire.

* * *

Les cendres voletaient doucement dans le crépuscule naissant. De légères braises portées par le vent évoquaient une gigantesque migration de lucioles. Les esprits aériens apportaient également aux oreilles les cris et les gémissements de tous ceux qui souffraient en ce moment. Cette symphonie macabre était douce pour ceux qui, repus de massacre, observaient la scène.

Soudain, un nuage de corbeaux piqua vers le sol dans une cacophonie étourdissante. Pendant un certain temps, les gémissements redoublèrent alors que les corbeaux déchiraient les chairs et picoriaient les yeux de leurs becs d'acier. Puis un calme étrange tomba sur l'endroit, uniquement rompu par quelques macabres chamailleries de charognards. La Reine contempla longuement le champ de ruine.

Des murs calcinés avaient fait place aux milliers de maisons de pierres et de torchis. Les poutres qui formaient l'infrastructure des bâtisses avaient été clouées ensemble par milliers et dressées le long des rues. Toute la journée, on avait crucifié. Jusqu'au coucher du soleil, les guerriers Icènes avaient pourchassé les hommes, les femmes et les enfants dans les rues de la cité de Saint Alban. Ils avaient fait ici comme à Londinium et à Colchester. Ne rencontrant qu'une faible résistance, ils avaient égorgé, violé, crucifié et empalé plus de septante milles civils. Une légion envoyée à la rescousse était tombée dans l'embuscade dressée dans la Grande Forêt. Grâce à Cerdwynn et au torque de colère, elle avait été réduite à néant. Comme avait été jetés dans les limbes, plus de dix mille légionnaires composant les garnisons locales. La Reine était satisfaite, sa vengeance s'accomplissait pleinement, les dieux étaient avec elle.

- Tout ce sang, toute cette douleur,... murmura une voix près d'elle.
La souveraine reconnut le druide Arkys, son conseiller et mentor qu'elle considérait un peu comme son père. Elle savait fort bien ce que pensait le druide de la prise des trois villes les plus importantes du pays et du sort réservé à ses habitants. Aussi répondit-elle par une vague de colère impulsive.
- Il n'est pas l'heure pour des leçons de morale vieil homme ! Il est l'heure de la vengeance et du prix du sang !
- Je le vois ma reine, répondit doucement Arkys, néanmoins tout cela était-il... nécessaire ? Ces gens étaient de simples civils, innocents, dit le vieil homme sans qu'aucune trace de reproche ne ternisse sa voix.
- Innocents ? Chacun d'entre eux nourrissait l'empire. Beaucoup possédaient un esclave issu de notre peuple et ceux qui, trop pauvres, n'en possédaient pas, jalousaient leur voisin. Je ne vois pas d'innocents ici, Arkys, je ne vois qu'un juste retour des choses, lança la reine avec mépris.
- Ne faudrait-il pas laisser aux dieux et à la Source de la Création la faculté de décider ce qui est juste ?
- Je te l'ai dit Arkys, je n'ai ni le temps pour la morale, ni pour la philosophie, et encore moins pour les regrets. Je suis la Reine des Icènes, ainsi en ont décidé les dieux. Mon rôle est de protéger mon peuple de toutes les agressions et par tous les moyens, sans montrer la moindre faiblesse.

- La mansuétude n'est pas de la faiblesse. Il pleut depuis dix jours, ce sont les larmes des dieux, ma Reine.
 - Les larmes ? Pourquoi pleurent-ils vieil homme ? Ont-ils versé des larmes lorsque ces chiens ont tué mon Roi ? S'ils doivent pleurer, ce sera de joie en s'abreuvant du sang de nos ennemis !
 - Les cris et leur douleur, je la ressens comme s'ils étaient les miens. Te laissent-ils indifférente ?
- Sans un regard pour le druide, la reine désigna la ville en ruine du menton et rétorqua avec cynisme.
- Leur douleur arrive à son terme, les corbeaux ont bientôt fini leur repas.

* * *

Il avait poussé ses troupes toute la journée. La pluie s'était calmée la semaine précédente et ils avaient franchi une distance considérable. Ce soir, les légionnaires campaient dans la grande forêt qui occupait le sud d'Albion. Ils occupaient la vallée des boucliers, nommée ainsi car elle était constituée d'immenses clairières parsemant la végétation, ailleurs dense et touffue. La légende locale disait que ces gigantesques clairières de deux cent mètres de diamètre avaient été formées lorsque les dieux avaient déposé leur bouclier de feu sur le sol. Les arbres se seraient alors déplacés par respect pour la puissance divine et n'y seraient plus entrés par déférence. Cette vallée faisait l'objet d'une crainte sans nom de la part des clans celtes qui habitaient à la lisière de la Grande Forêt. Et c'est précisément pour cette raison que Paulinus avait choisi de faire passer la légion par cet endroit.

Ils avaient monté le camp, peu avant l'aube et construit des fortifications sommaires à la mode romaine. Des chausses trappes, des pieux, et des pièges sylvestres avaient été construits dans un périmètre de cinquante mètres autour de chaque clairière.

Paulinus sortit de sa tente, une coupe de vin à la main. Il régnait un calme étrange sur le campement. La soldatesque d'ordinaire volubile, bruyante et grossière échangeait à voix basse quelques phrases rares. Même le cliquetis des armures semblait feutré comme si chaque guerrier prenait garde à ne pas déranger d'invisibles esprits. C'était vrai qu'une ambiance étrange régnait au

cœur de cette forêt. Des arbres nouveaux qui montaient la garde tout autour d'eux, émanait une aura menaçante. Paulinus avait pensé agrandir les clairières afin de disperser le moins possible ses hommes, mais les premiers coups de hache avaient résonné d'une manière inhabituelle, comme si le fer avait cogné contre du métal ou comme si les arbres avaient géint sous la douleur. Ici, un homme s'était tranché le pied et deux clairières plus loin, un légionnaire avait reçu une lourde branche sur la tête, lui fracassant le crâne.

Les rumeurs se répandirent comme un incendie sur les plaines des Terres Noires, et on commença à dire que les arbres saignaient. Cette image avait déjà été utilisée quelques jours plus tôt par le seul survivant de la sixième légion. Devenu complètement fou après être tombé dans une embuscade, il hurlait sans cesse quelque chose à propos d'arbres pleurant le sang de ses frères d'armes. L'image était forte et s'était rapidement imprimée dans l'esprit des légionnaires, baissant leur moral.

Alors, vouloir couper ces arbres récalcitrants n'était peut-être pas la meilleure initiative pour le moment. Paulinus avait donné l'ordre de monter les camps de manière séparée et ses cohortes étaient maintenant divisées en dix clairières de la taille d'un petit oppidum. Des esprits de garde avaient été invoqués par les nécromants de guerre. Tout ennemi, s'approchant à moins de cinq cents mètres, serait immédiatement détecté par les spectres qui pousseraient leurs cris lugubres et glacés, réveillant tout le camp.

Le consul fit quelques pas et alla s'asseoir près de l'un des feux qui tentait timidement de réchauffer cette nuit froide et humide. Les centurions qui avaient le regard rivé sur les flammes sans mot dire, levèrent à peine les yeux. Ils savaient que les nuits précédant les batailles, leur général aimait venir s'asseoir parmi eux et se perdre dans une longue méditation intérieure. Cette nuit ne faisait pas exception. Le consul, comme à chaque fois, revoyait sa vie défiler devant ses yeux. Certains disaient que ce phénomène se produisait avant de mourir, lorsqu'on avait prit un coup d'épée mortel, mais chez lui c'était systématiquement avant chaque bataille.

Et il en avait connu des campagnes. Depuis ses premières années en tant que centurion, il avait participé à plus de cinquante batailles majeures, sans compter les rixes et les duels personnels. Comme toujours, il éprouvait des regrets et des joies. Il y a quelque chose de pernicieux à contempler sa propre

existence de la même manière que les augures contemplent l'avenir dans leur bassin d'eau. On se sent détaché et en même temps terriblement juge et impliqué. Les défauts et les manques surgissent tels des taches sur un manteau d'hermine. Mais le consul avait appris à ne pas céder aux remords et à la culpabilité. Tout ce qu'il avait accompli ; bataille, meurtre, torture, trahison et tout ce qu'il avait ordonné ; esclavage, viol, pillage, extermination, avait été dicté par une seule et unique chose : le bien de l'Empire. C'était cela et uniquement cela qui l'avait motivé depuis le début de sa carrière militaire et politique. Étendre la lumière de la civilisation à la Terre entière, bannir la barbarie et exterminer l'ensemble de la sauvagerie de ces pays aux cieux noirs.

Que l'Aigle Impérial tienne le monde dans ses serres d'acier, que l'or, l'argent et les esclaves alimentent l'extraordinaire ville de Rome, lumière des lumières ! Que tous les continents soient placés sous ses ailes protectrices ! Voilà un idéal qui valait la peine qu'on tue et qu'on meure. Et tant pis si certaines nuits, particulièrement celles avant les batailles, le visage de l'un ou l'autre de ses barbares venait lui réclamer en hurlant sa dette de sang, il savait que le lendemain, il en contracterait d'autres. Tout comme le lendemain, il y aurait d'autres morts dont les nécromants invoqueraient les esprits pour monter la garde, d'autres esprits qui reviendraient des limbes pour hanter les vivants et nourrir la machine de mort et de sang. Le consul sourit doucement, ce genre de nuit se terminait toujours sur ce genre de pensées noires.

Le vin l'aidait à oublier.

* * *

Un terrible brouhaha montait de la plaine en contre-bas. Quarante mille guerriers s'y rangeaient en ordre de bataille. Menaris était vraiment très excité, il aurait donné cher pour se trouver parmi eux. Personne toutefois n'avait voulu qu'il prenne les armes. Tous arguaient qu'il était trop jeune. Comme si dix hivers n'étaient pas un âge suffisant pour prendre part à une bataille. Outré, il avait été voir Arkhys, le Grand Druide espérant s'attirer les faveurs du conseiller le plus proche de la Reine et de faire fléchir le consensus général. Malheureusement, le druide avait été aussi inflexible que les autres et Menaris avait été relégué au rang de spectateur comme les cinquante mille

parents et enfants qui venaient assister à la bataille. Et c'était déjà une chance ! Il n'était pas dans les coutumes de son peuple de faire des batailles un spectacle semblable à celui qu'organisaient parfois les bardes. Mais aujourd'hui était un jour particulier.

Aujourd'hui, le glas de la vengeance avait sonné. Son clan allait enfin se libérer du joug de l'oppression. L'empire de Rome allait trembler et sombrer, les légions écarlates allaient connaître le goût du sang et de l'amertume. Une vague supplémentaire d'excitation le submergea. Voir tous les champions de son peuple, héros de son enfance, pourfendre l'ennemi de toujours le faisait littéralement exulter.

Un tonnerre d'applaudissements et de cris le tira de sa rêverie. Sur sa gauche les chevaliers loups venaient d'arriver. Vêtus de la peau des animaux dont ils tiraient leur nom, trois mille de ces guerriers d'élite, montés sur de féroces chevaux noirs défilèrent devant la population assemblée. Menaris était en admiration devant tous ces guerriers, vêtus de cotte de mailles et de la tunique éclatante aux couleurs traditionnelle de leur famille.

L'arrivée des berserks aux tatouages bleu vif entrelacés suscita une ovation égale. Plusieurs héros paradèrent à leur tour en faisant des moulinets avec leurs armes et quelques jeunes filles dévalèrent la colline afin d'aller embrasser leur champion. Les bardes entamèrent quelques chants narrant la victoire du jour, les jongleurs et acrobates firent leur numéro, les marchands d'armes installèrent des chariots sur le versant de la colline et proposèrent leur marchandise, les poissonniers et vendeurs de viande firent de même et plusieurs dizaines de tonneaux de cervoise furent mis en perce. Bientôt, les collines étaient couvertes d'une foule bigarrée et bruyante, les troupes avaient oublié leur ordre de bataille et devisaient gaiement, jouaient aux dés ou buvaient la cervoise à grand flot. Le lieu ressemblait plus à un marché un jour de printemps qu'à un futur champ de bataille.

Menaris se dit qu'avec des guerriers si joviaux et une si bonne ambiance, la victoire ne pouvait être qu'assurée. A cet instant des cris retentirent et plusieurs dizaines de guerriers furent refoulés en bas de la colline où ils reprirent leur place, penauds. Les autres suivirent sans tarder. Menaris compris rapidement ce qu'il se passait, la garde de la Reine venait d'arriver et remettait de l'ordre. Le petit garçon reconnut immédiatement les femmes aux

cheveux épais, aux tatouages rouge sang, à la voix puissante. Elles étaient armées de boucliers ornés du corbeau aux ailes déployées inscrit dans un triskell, symbole royal. Un vent de panique souffla sur les guerriers indisciplinés alors que les femmes les frappaient du plat de leur lame sans ménagement. Il crut même voir certains chuter sous les coups et ne pas se relever, certaines femmes de la garde avaient du sang sur leur lame.

L'intervention des guerrières d'élite jeta un froid parmi les familles et les troupes, la belle ambiance printanière se gela comme sous l'effet du givre et dans le silence aussi soudain que pesant, un orage gronda au loin.

A cet instant la Reine arriva. Elle était superbe ! Montée sur son char tiré par deux chevaux blancs, elle fendait la foule assemblée comme un vaisseau déchire les flots. Selon la coutume, les têtes coupées des six espions de l'empire découverts la veille, pendaient en grappe de trois de part et d'autres du char. Leurs yeux morts et révulsés semblaient contempler le néant où la Reine elle-même les avait envoyés. Trente chars suivaient le sien. Alors qu'ils avançaient, on pouvait entendre le sifflement produit par les lames d'aciers fixées aux roues qui fendaient l'air. Menaris regarda la Reine et ressentit une grande fierté. Cette femme aux cheveux d'un roux flamboyant, à la cote de mailles d'argent, au regard glacé de braise allait mener son peuple à la victoire.

L'orage s'approchait. L'arrivée de la Reine avait provoqué l'enthousiasme et recentré les troupes sur la bataille à venir. Chacun, à présent, s'affairait à prendre sa place au sein des rangs dans une discipline qui laissait pourtant à désirer. Les hommes des clans n'étaient pas habitués à se battre ensemble et en formation. De nature individualiste, il recherchait plus la gloire personnelle que l'efficacité globale.

La Reine avait vainement tenté de changer cela et c'est sans conviction que les chevaliers loups se placèrent au centre de l'armée, flanqué des clans, que les archers se placèrent devant et les berserks sur la gauche. De tous les guerriers d'Albion, ils étaient sans nul doute les plus instables. Ils combattaient avec haine et étaient capables d'une violence d'une telle sauvagerie que la population les regardait avec peur et méfiance leur donnant le nom d'« assoiffés de sang ». Menaris aperçut Cerdwynn à leur tête. De tous

les guerriers celtes, il était sans nul doute celui dont le nom était le plus prononcé en ce moment. Si la Reine était l'esprit de cette révolte, il en était l'âme. On chuchotait que la fureur elle-même s'était incarnée dans l'homme et qu'à lui seul il pouvait vaincre des milliers de légionnaires. Les guerriers qui avaient combattu à ses côtés avaient décrit les terribles modifications physiques que son corps subissait lorsqu'il laissait libre cours à sa rage dévastatrice.

Bientôt, seul le cliquetis des mailles et des harnachements brisait le silence qui s'était abattu sur la plaine. Au loin le tonnerre roulait toujours au dessus de la masse nuageuse et semblait circonscrire la plaine d'un anneau de menace. Le bruit monocorde et presque rassurant de l'orage lointain fut bientôt submergé par un nouveau son qui s'imposa comme une vague.

Menaris eut soudain l'estomac noué. Des frissons parcoururent son échine et se firent dresser ses poils sur ses bras. Il regarda autour de lui et vit plusieurs regards effrayés se lever vers le ciel à la recherche d'un esprit salvateur. Un son sourd, un choc formé par des centaines de coups portés sur la peau tendue des tambours de guerre. Il accompagnait la marche de fer des cohortes écarlates, roulant, résonnant comme un inexorable raz de marée d'acier. Ils apparurent. Ils sortirent de la grande forêt en colonnes serrées, pas le moins du monde désorganisés par leur marche au milieu des arbres. Les tambours changèrent de rythme et ils se mirent en ordre de bataille avec une rapidité et une harmonie déconcertante. La lumière crue de ce matin gris se reflétait sur les casques et les armures en mouvement comme sur une mer mouvante de vif argent. Les jupes écarlates des soldats, les cimiers des officiers, les innombrables étendards arborant le terrible aigle des Pyrénées, l'ensemble terrible et ordonné, le rouleau compresseur de l'empire de Rome.

Chaque guerrier retenait son souffle. Nul ne pouvait rester indifférent devant le sentiment d'extraordinaire invincibilité qui se dégageait de ce mur d'acier vivant. Tous sentaient que la mort écartait en ce moment même son grand manteau pour l'accolade finale. Chacun entendait son rire sardonique résonner dans son esprit.

Un léger sourire effleura les lèvres de la reine. Certes la légion était impressionnante de par sa discipline et de par l'unité parfaite dans laquelle elle

se déplaçait, mais le nombre de légionnaire était ridicule. Même avec les *non-morts* qui ne manqueraient pas d'être invoqués, les adversaires de la rébellion n'excédaient pas quinze mille hommes, moins de trois fois le nombre d'insurgés. La victoire serait facile. La reine connaissait bien son adversaire. Conscient de son infériorité numérique, il ne manquerait sans doute pas de se réfugier derrière ses pavois et ses protections de métal. Qu'à cela ne tienne, les celtes allaient d'abord harceler les légionnaires avec flèches et javelots pendant que les chevaliers loups s'occuperaient de leur flanc, ensuite les berserks finiraient de désorganiser les rangs des cohortes, les guerriers des clans et les furies les prendraient à revers et donneraient la touche finale, cela allait être un massa...

Une clameur inouïe s'éleva de la gorge de dizaine de millier d'homme. Clameur de surprise pour les uns, clameurs de rage pour les autres, la légion chargeait.

La plaine faisait un kilomètre de long pour à peu près autant de large. Les légionnaires ne mirent que quelques minutes à les franchir. Les archers celtes eurent le temps de lâcher deux salves de leurs traits mortels avant le contact. La reine leur avait appris à effectuer un rapide mouvement de dispersion afin de laisser la place aux guerriers des clans et aux berserks mieux armés pour le combat rapproché. Toutefois, les archers virent ce mur écarlate n'être à peine ralenti par leurs traits et avancer vers eux avec l'inexorabilité d'un raz-de-marée d'acier. Leur sang et leur nature de guerriers celtes prirent le dessus sur la discipline et plutôt que de tourner le dos à l'ennemi, ils contre-chargèrent comme un seul homme. Les chevaliers loups et les autres guerriers furent autant surpris par la charge de la légion que par celle de leurs archers. Une clameur provenant des dizaines de milliers de civils présents sur le flanc de la colline s'était élevée pour saluer l'assaut héroïque des tireurs. Pourtant, leur présence en première ligne empêchait à présent au reste de l'armée de se jeter sur l'adversaire.

* * *

Une bataille est un temps en dehors du temps. Est-ce l'extrême violence de l'action ou des passions qui modifie le tissu temporel au point d'en faire quelque chose de presque palpable ? Est-ce l'interruption soudaine de milliers de destins individuels et le nombre incalculable d'âme projetée hors de leur corps de chairs qui donne cette saveur particulière à l'air ambiant ? Cerdwynn ressentait plus que quiconque ces subtils changements dans la trame universelle, les vivant au plus profond de lui-même car en faisant partie intégrante. Lorsqu'il donnait libre cours à ce qu'il avait convenu d'appeler la fureur libératrice, une soif à jamais inassouvie se manifestait alors. Elle le prenait tout entier, remontant le long de sa colonne vertébrale comme un serpent, se transmettait à l'ensemble de ses muscles et de ses os, faisait exploser son cerveau derrière ses yeux dans une apothéose de plaisir intense. Il était alors comme le soleil d'un univers de chairs, de sang, de combat et de violence où chaque vie déchiquetée augmentait ses perceptions et son plaisir. A cet instant, il ne perdait pas conscience de sa personnalité, il était *plus* que lui-même.

Aujourd'hui était un beau jour pour écraser les légions écarlates de l'empire de Rome. La rage l'avait prise dès le début du combat à la manière d'une maîtresse se jetant sur son amant et l'enveloppant de ses cuisses chaudes et de ses baisers fougues. Il avait basculé dans le monde de la sensualité sanglante dès les premières flèches.

A présent, deux pilums traversaient ses jambes grossièrement déformées et un nombre incalculable d'entailles s'ouvraient sur son corps comme autant de sourire rouge. Il n'en avait cure, il n'avait plus conscience de la douleur, seul comptait la rage. Les os craquaient avec un bruit sec sous ses coups. D'un geste aussi vif que violent, il saisit un romain à la gorge et arracha sa trachée qui émit un sifflement pénible alors que l'air contenu dans les poumons du malheureux se vidait. Celui-ci regarda un instant ce tuyau étrange lui sortir du corps avant de s'écrouler. Cerdwynn éclata de rire lorsque cette image s'imprima sur son écran mental. Le désespoir et l'incompréhension qu'il avait lus dans les yeux du guerrier était pour lui source de joie et l'ancrait un peu plus dans ce monde rouge et humide.

Les légionnaires avaient prudemment battu retraite devant ce monstre invincible. Cerdwynn avisa une autre cohorte et s'apprêta à charger quand il

s'aperçut qu'un homme lui faisait face. Au centre de l'agitation et de la fureur du champ de bataille, il était un rocher au milieu d'une tempête.

Il afficha un sourire calme et serein en considérant la créature qui lui faisait face. Ce dédain irrita si certainement et si violemment Cerdwynn qu'il se sentit entrer dans une phase plus profonde encore de fureur blanche. Ses mains subirent une nouvelle métamorphose, griffes acérées aux doigts innombrables. L'homme secoua négligemment une mèche rebelle. Il avait les cheveux d'un blond presque blanc et ses yeux sans pupille, d'un noir complet se teintèrent d'un amusement sans borne. D'une voix calme et étrangement mélodieuse, il prit la parole.

- Alors, voilà les effets du fameux Torque de la Colère. Très intéressant. Fort peu esthétique mais très intéressant...

Cerdwynn répondit par un grognement profond. Il était conscient de l'incongruité de l'allure et du ton de l'homme mais le sens même des mots lui était inintelligible. L'homme ne s'en émut pas le moins du monde et poursuivit son monologue.

- Tu ne comprends rien de ce que je dis, n'est ce pas ? Tu voudrais m'attaquer, déchirer mes chairs et mes os mais quelque chose te retient. C'est normal, tu n'es pas le seul à avoir expérimenté cela, ne t'inquiète pas, le charme va bientôt se rompre et tu vas pouvoir donner libre cours à ta rage ultime. Et moi, je vais pouvoir enfin m'emparer de ce que tu portes.

D'un geste vif et élégant, l'homme dégaina son épée. C'était une lame d'un bleu étrange, couverte de caractères singuliers, à la garde belle et complexe. Cerdwynn se jeta sur l'étranger comme un chien brise son collier. Il porta trois coups, deux coups de griffes et un coup de sa lourde épée celte. L'homme n'était plus là ! Il avait bougé avec une vivacité telle que l'œil de Cerdwynn n'avait pu le suivre.

La lame bleutée arracha un éclat au ciel lorsqu'elle s'éleva dans les airs et la tête de Cerdwynn roula sur le sol.

* * *

Les larmes coulaient sur les joues de la Reine. Avec un faible sourire résigné, elle revivait les événements de l'après midi. Son peuple avait été taillé en

pièce. Pris au dépourvu par la charge de la légion, ses troupes n'avaient pas réussi à se déployer. N'ayant pas la place pour manier la lourde épée celte, leur grand nombre était devenu alors le pire des désavantages. *Taillés en pièces*. L'expression convenait parfaitement.

Agglutinés les uns contre les autres, s'emmêlant les pieds dans les plus pathétique manœuvre qu'on ait jamais vu, les romains n'avait eu qu'à abattre leur courte lame. Couper, découper, comme on taille dans un massif de ronces. Plus de trente mille guerriers avaient ainsi péri. Les autres avaient fuit, se piétinant les uns les autres, bousculant les chariots et les civils qui se trouvaient amassés sur le versant de la colline pour assister à la bataille.

Les civils, la reine laissa échapper un sanglot. Cinquante mille femmes, enfants et vieillards étaient morts aujourd'hui. Tout son clan. Ceux qui n'avaient pas été écrasé par les fuyards, avaient été rattrapés par les légionnaires. Rattrapé, violé, égorgé, éventré... tout son clan.

Les images revenaient maintenant à elle, menaçant de briser son esprit et de la faire sombrer à tout jamais dans la folie la plus noire. Pourquoi avait-elle survécu ? Un coup de bouclier l'avait assommé. Des furies l'avaient soustrait des mains de la légion et emporté dans la Grande Forêt où elle se trouvait à présent avec Arkys et les quatre furies qui s'étaient portées à son secours. La reine réunit ce qui lui restait de superbe.

- Partez les filles ! C'est le dernier ordre que je vous donne. Partez ! Trouvez-vous un homme, un Icène s'il en reste et racontez à vos enfants comment nous avons tenté de résister à l'oppresseur.

Les quatre guerrières tatouées se regardèrent.

- Partez ! répéta la reine d'un ton las mais qui ne souffrait d'une discussion.

Les gardes de la reine montèrent sur leur cheval et s'éloignèrent en silence.

Le druide Arkys sortit du sous bois, il portait une écuelle de bois. Le poids des années semblait soudain s'être fait plus lourd sur les épaules du vieil homme.

- Es-tu certaine de ce que tu me demandes ma reine ?
- Oui mon vieux compagnon. Je ne peux faire autrement.

Le druide lui tendit l'écuelle. Seule une moue désabusée trahissait un sentiment sur cette peau parcheminée. La reine n'hésita pas, elle vida

l'écuelle d'un coup. A peine avait-elle fini, qu'elle la laissa lourdement tomber et qu'elle chancela. Arkys la retint alors que ses jambes la trahissaient. Lentement, il accompagna la reine jusqu'au sol et l'étendit sur un lit de feuille morte. Déjà le sang s'était retiré du visage de la belle souveraine et ses bras avaient prit l'apparence du marbre.

- C'est...rapide... murmura-t-elle.
- Rapide et sans douleur ma Reine. Bientôt tu dîneras avec les dieux.
- S'ils... veulent de moi, un faible sourire illumina une dernière fois ses traits harmonieux.
- Ce sera un honneur pour eux de t'accueillir ma reine, comme ce fut un honneur pour nous de te servir.
- Pardon... d'avoir échoué... mon ami... c'eût été une belle victoire... le sourire de la reine se crispa et ses yeux devinrent vitreux.

Le druide les lui ferma en murmurant.

- Adieu ma reine. L'histoire se souviendra de la fière Boadicée et de la révolte des Icènes. Tu peux reposer en paix.

Arkys se releva et s'enfonça dans la forêt profonde et originelle.